

# Voyager aujourd'hui

## *Le touriste est-il l'idiot du voyage ?*

Je vous ai présenté lors de nos dernières séances, des philosophes voyageurs, et en fin de compte, la philosophie comme manière de voyager. Nietzsche est le prototype de ce penseur nomade, qui conçoit la philosophie comme une manière de voyager. On pense rarement mieux qu'en mouvement selon lui, mais nous l'avons vu, c'est un voyage dont le chemin mène vers l'initial créateur, c'est-à-dire en lui-même. Le voyage n'est pas fait pour devenir un autre (illusion de l'exotisme) mais pour réactiver cet étonnement sur soi et sur le monde.

C'est ainsi que Nietzsche distingue des degrés dans l'échelle des voyageurs (voir texte lu la dernière fois : « Opinions et sentences mêlées »).

### **Parmi les voyageurs, on distinguera 5 degrés :**

- Ceux du premier degré : le plus bas, sont les gens qui voyagent et sont vus ce faisant ; ils sont proprement menés en voyage, comme aveugles ;
- Les suivants voient réellement le monde eux-mêmes ;
- Les troisièmes tirent de leur vision quelque expérience vécue ;
- Les quatrièmes assimilent le vécu de façon vivante et l'emportent avec eux.
- Enfin, il y a quelques personnes d'énergie supérieures qui doivent nécessairement, après l'avoir vécu et assimilé, revivre pour finir tous ce qu'elles ont vécu en le projetant au-dehors, en actes et en oeuvres, dès qu'elles sont revenues chez elles ».

Cette échelle va nous introduire à un nouveau problème: Comment voyager aujourd'hui ? Quelles leçons peut-on tirer de cette philosophie ou pensée du voyage, pour nous guider dans notre manière de voyager ? Sommes-nous comme le dit Nietzsche, ces voyageurs du premier degré, « menés en voyage, comme aveugles » ? Disons les choses comme chacun le pense en cet instant : le touriste est-il l'idiot du voyage ? (Titre du livre d'un anthropologue Jean-Didier Urbain). L'esprit du voyage n'appartient-il plus qu'au passé, ou à quelques privilégiés hors de notre portée ?

### **1- Les perversions du tourisme de masse.**

Binet « les bidochons en voyage »

Le tourisme est un phénomène de masse, et nos pays riches ont mondialisés cette activité économique gigantesque (1 milliard de voyageurs en 2010 !) ; mais à ce point, que le tourisme a transformé le monde en une espèce de produit marchand, une scène de spectacle, quadrillé en parcours, en séjours, en clubs soigneusement coupés de toute proximité autochtone. Il n'y a pas un seul trésor de l'humanité qui ne soit encerclé par des autobus, moteur en marche, pour conserver la clim, ou par des vendeurs de bimbeloteries. Sans compter les transformations des paysages en zones

de loisirs, ou bien la pollution des ressources naturelles, voire aussi les contaminations sexuelles, virales et bactériologiques de toutes sortes. Mais faut-il appeler voyageur quelqu'un qui part une semaine à l'étranger dans un hôtel quelconque, et qui passe son temps sur la plage ou au bord d'une piscine ? (des « non-lieux » selon Marc Augé). Serait-il même au bout de l'Asie, qu'il n'est pas un voyageur ! Ce tourisme est un tourisme de divertissement, qu'il soit balnéaire, de croisière, ou sportif. Il faut mettre aussi de côté le voyage d'affaires, qui cependant a été au Moyen-Âge, un vecteur important de cette ouverture au monde, par le brassage des idées qu'il colportait avec lui.

Pourtant, comme le dit le sociologue Marc Augé dans « L'impossible voyage » : « Entendons-nous bien : voyager, oui, il faut voyager, il faudrait voyager. Mais surtout ne pas faire du tourisme.(...) Les agences qui quadrillent la terre (...), sont les premières responsables de la mise en fonction du monde, de sa déréalisation d'apparence, en réalité, de la conversion des uns en spectateurs et des autres en spectacle (...) Le monde existe encore dans sa diversité. Mais celle-ci à peu à voir avec le kaléidoscope illusoire du tourisme. Peut-être une de nos tâches les plus urgentes, est-elle de réapprendre à voyager, éventuellement au plus proche de chez nous, pour réapprendre à voir ». Oui, en effet, Marc Auger a raison, voyager, rencontrer les autres, porter un regard neuf sur le monde, reste encore possible. Il est temps de réapprendre à voyager, pour réapprendre à voir, ce qui est aussi une façon de réapprendre à vivre.

Selon une même perspective critique, Jacques Lacarrière, dans un article du « Monde de l'Education » de mai 97, distingue et échelonne lui aussi les voyageurs en : voyageurs, voyagés et voyagistes. Pour ce qui concerne les voyagés, il écrit ceci :

« Quant aux voyagés, ces non aventuriers du monde moderne, ces fonctionnaires oisifs de la civilisation des loisirs, qui constituent aujourd'hui le contingent le plus nombreux de ceux qui se déplacent, ils confient entièrement à d'autres qu'on nomme voyagiste le soin d'assurer leur déplacements et leurs loisirs. Ils paient la suppression de ce qui fut pendant des siècles le voyage : la mise à l'épreuve de soi-même face aux hasards de l'horizon et aux incertitudes des rencontres. Pour le voyagé, le monde n'est pas à découvrir : il est seulement à dépenser ».

Le voyagé qui confie son voyage à un voyagiste, n'est pas un voyageur. Ce point de vue reste néanmoins à discuter. Ce que nous ferons.

Comme beaucoup le savent, puisque « chemin faisant » fût édité en centaines de milliers d'exemplaires, Jacques Lacarrière est aussi un grand marcheur qui a compris que le voyage commence par cette expérience spirituelle qu'est la marche. Nous reparlerons de cette vogue remarquable de la randonnée, sur nos nombreux GR, en montagne, et parfois à l'étranger dans l'Atlas, dans le Hoggar, dans le Wadi Rum ou en Himalaya.

Cependant ne faut-il pas distinguer et hiérarchiser ces nouveaux voyageurs que l'on appelle les touristes ? Que veut dire faire du tourisme aujourd'hui ? Y a-t-il un bon touriste ? Qu'est-ce qu'un bon touriste ? Avant de définir et de distinguer un bon d'un mauvais touriste, et dévaluer les conditions les meilleures pour un tourisme équitable, (comme on dit aujourd'hui), nous montrerons que le pur voyageur, comme un Chevalier

de la Table Ronde à la recherche du Graal, n'est qu'un mythe, et en cela je m'appuierai sur le livre de Jean-Didier Urbain, « L'idiote du voyage ». Cet anthropologue montre clairement, contrairement à ce que laisse penser le titre de son livre, que le touriste n'est pas l'idiote du voyage, et qu'un bon tourisme reste possible. Je montrerai qu'un tourisme intelligent et enrichissant pour tous reste possible, et nous en profiterons pour relever les grandes leçons des philosophes que nous avons rencontrés, ainsi que les bonnes remarques du philosophe voyageur contemporain, Michel Onfray. Nous en terminerons aussi en guise de conclusion, sur cette idée du voyage comme un chemin philosophique, en commentant quelques pensées d'une grande voyageuse : Simone de Beauvoir.

Le mot touriste apparaît dès la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle chez Stendhal en 1838, dans : « Mémoires d'un touriste ». Mot qui vient de l'anglais « tour », comme dans « tour opérateur », qui organise des voyages. Cependant ce mot va acquérir une valeur péjorative : « se comporter en touriste ». Et l'on connaît bien toutes les connotations attachées au tourisme : l'invasion touristique ; la horde des touristes ; les moutons ; les parasites « photophages »... On attribue au tourisme tous les maléfices imaginables : une nouvelle colonisation, le développement de la spéculation, du mercantilisme, de la prostitution... et j'en passe. Le grand historien Philippe Ariès dit à propos du tourisme : Le tourisme est « une organisation des loisirs qui consiste essentiellement à remettre en circulation l'argent des vieux ». Le tourisme est une marchandise. Le touriste est une monnaie d'échange pour un indigène commercialisé. D'où un certain ridicule du « toutou » que stigmatise si bien le dessinateur Christian Binet dans sa BD « les Bidochons » (« En voyage organisé »). Les Bidochons *font l'Espagne*. Vous imaginez bien le ridicule de l'expression : « nous avons fait l'Espagne ou nous avons fait la Turquie ! ». Ces touristes prétendent avoir fait l'Espagne, alors qu'ils sont souvent défaits par leur naïveté et même refaits par le business des voyagistes ! Nous comprenons alors que des voyageurs comme Victor Segalen, Alain Gerbault, ou Jacques Lacarrière n'aient que mépris pour les touristes.

Cependant, le touriste mérite-t-il vraiment ce mépris ? Il faut faire remarquer qu'une grande et authentique voyageuse comme Ella Maillart (« Oasis interdites ») n'avait pas ce mépris pour le tourisme, puisqu'elle organisa des voyages culturels dans différents pays d'Asie, pour des petits groupes de touristes. Enfin posons la question importante : Il y-a-t- il une différence de nature entre le touriste et le voyageur ?

## **2- Le mythe du grand voyageur.**

Commençons par cette discrimination entre voyageur et touriste.

Le grand voyageur, l'aventurier, (citons les grands reporters comme Albert Londres, Joseph Kessel ou l'aventurier Henri de Monfreid), ne sont-ils pas des mythes que la littérature a façonné ; mythes auxquels ces voyageurs ont fini par s'identifier afin de marquer leur différence? Ce mythe du pionnier, ne naît-il pas d'un privilège aristocratique ? Comme le dit cet excellent anthropologue, Franck Michel, qui a

beaucoup écrit sur le tourisme, n'est-ce pas une attitude nostalgique et stérile que de pleurer une époque imaginaire, où le voyage aurait été idyllique et le voyageur parfait découvreur. Cette discrimination dévalorisante pour le touriste, ne repose-t-elle pas sur le sentiment éprouvé par ces voyageurs, d'être dépossédés de leur monopole par le progrès social ? Le voyageur se sentirait déchu : le tourisme aurait volé le voyage aux voyageurs. Nous pouvons nous demander alors si le touriste n'est pas un peu complexé ? Pierre Daninos a cette définition du touriste : « Terme employé avec une nuance de dédain, parfois d'agacement, par le touriste pour désigner d'autres touristes ».

De la même manière, c'est un préjugé que de croire que le monde d'hier était mieux et plus passionnant que celui d'aujourd'hui. Michel Onfray parle à juste titre, de discours décadentiste, à propos de ces discours sur un âge idéal du monde. Evidemment que l'Égypte a changée depuis le voyage d'Hérodote ou de Flaubert, mais les pyramides et le Nil sont toujours là. J'ai connu Pékin grouillante de vélos ; aujourd'hui il n'y a que des voitures, mais la Cité Interdite est toujours là. A toute époque on peut regretter un temps où il n'y avait pas de touriste, ce que regrettait déjà Flaubert ! Sachez que Flaubert se moquait des touristes anglais, habillés comme sur Time Square, faisant le tour en chameau des pyramides !

La raison de cette nostalgie est à rechercher en nous, Occidentaux. Il me semble que les Occidentaux partent de chez eux, pour échapper à la modernité, et demandent aux pays visités de n'être pas modernes ou même ne devant valoriser que leur passé. Pourquoi ne faudrait-il admirer que les villages anciens, sans eau courante, sans électricité, et sans voiture ? Ne sommes-nous pas en train de vouloir préserver ailleurs, ce que nous avons perdu ? Si nos propres traditions disparaissent, pourquoi voulez-vous que les traditions des autres pays ne disparaissent pas ? Il n'y a pas, à proprement parler de sociétés traditionnelles », ou bien c'est du « folklore ». Certes les villes du Tiers Monde, se sont radicalement transformées en mégapoles, souvent largement polluées, mais comme les nôtres. Et alors ! dit Michel Onfray : « Il s'agit d'un même lieu en des temps différents. Comment échapper à une telle platitude ? » Quels que soient les lieux que nous visitons, ils s'inscrivent nécessairement dans une temporalité, comme notre propre regard sur eux.

N'est-ce donc pas un préjugé que de penser défavorablement le tourisme ? Nous avons souvent entendu dire que le touriste ne voit rien, ne recherche rien. Sommes nous certains que le tourisme reste condamné à ne regarder que superficiellement le pays qu'il visite ? Il faut reconnaître aussi que le tourisme est en train de changer. A ce terrible tourisme de masse, il semble qu'un autre tourisme se développe, et qu'une multiplication du regard des touristes reste possible. De nouvelles organisations de voyages semblent aujourd'hui s'ouvrir plus attentivement aux peuples rencontrés, proposant des rencontres plus respectueuses auprès des autochtones (tourisme équitable, tourisme de proximité vivant chez de modestes habitants, tourisme de nature, tourisme associatif et d'entraide...)

Certes le tourisme de masse a entraîné des pratiques moralement détestables, comme la drogue et la prostitution. Toutefois, certains de nos grands voyageurs du

passé, n'ont pas échappé aux coutumes, mœurs ou comportements traditionnels. Arthur Rimbaud en Abyssinie ou Nerval en Egypte, n'ont pas échappé à la pratique de l'esclavage de jeunes femmes noires. Un voyageur comme Flaubert, par exemple, commets des actes sexuellement répréhensibles dans son séjour en Egypte, qui lui vaudrait aujourd'hui une comparution devant le tribunal. Sans parler de Malraux qui a été condamné pour trafics d'œuvres cambodgiennes et il a, toute sa vie, fumé de l'opium. Il ne faut donc pas tout faire porter sur le dos du tourisme, ni noircir le tableau de ses méfaits, car la prostitution et l'usage de la drogue ont existé avant l'apparition du tourisme.

### **3- Un autre tourisme reste possible.**

Comme je le disais précédemment, nous voyons s'organiser un autre tourisme que ce tourisme de masse. En premier lieu, le regard des touristes s'est élargi. Nous voyons s'intégrer le tourisme, par exemple à certaines pratiques artistiques, comme la musique, le tissage, la sculpture ou la peinture. A Bali, des écoles de danse, de « théâtre », de peinture, ou de sculpture, se sont ouvertes aux échanges avec des européens. Echanges qui profitent aux artistes Balinais, avec le metteur en scène de théâtre Peter Brook par exemple, qui enrichissent leur mode de représentation, en intégrant des techniques occidentales, et cela sans perdre la richesse de cet art. En cela nous pouvons parler d'une revalorisation culturelle par le tourisme. D'autres touristes ouvriront leur regard sur des aspects de la vie quotidienne, (Certains participeront également aux activités d'entraide dans des pays du tiers-monde, comme des formations scolaires au Mali ou au Cambodge). Ou bien des touristes vont se passionner pour d'autres thèmes comme la religion, l'histoire, la nature ou la cuisine. L'important n'est pas la variété des destinations, ce qui importe, c'est de s'engager vers une « lecture » multiple du monde. Il faut privilégier la découverte et la reconnaissance. Ce n'est pas le plus lointain des voyages qui fait le bon voyage. L'aventure c'est d'abord l'aventure qui est en nous, et parfois proche de nous. Je pense même que l'esprit du voyage est déjà dans ces pérégrinations urbaines, comme la pratiquèrent un Nerval ou plus près de nous Georges Pérec (« pérégrinations »). Pérégrination voyageuse qui tourne le dos bien évidemment à tout désir de consommation, de shopping ...

Parlons aussi des voyages à pied, en France et à l'étranger. Le voyage à pied de Jacques Lacarrière est exemplaire (« Chemin faisant »), car il est à la fois exploration poétique d'un monde proche (les paysages et les villages de France) et en même temps révélation d'une autre part de lui-même dans une épreuve purificatrice : « une autre façon de se sentir parmi les autres »... « de retrouver ses racines perdues dans le grand message des horizons. » En fait Lacarrière dit l'essentiel du voyage en écrivant que le voyage est « affaire de beaucoup plus de temps que d'espace. »

Dans un livre récent de Frédéric Gros:«Marcher, une philosophie», l'auteur souligne cette lenteur et cette disponibilité de la marche, que nous avons perdu dans le stress de notre quotidien : « La lente respiration des choses fait apparaître le

halètement quotidien comme une agitation vaine, malade. » La marche est philosophique en cela qu'elle nous ouvre aux choses elles-mêmes, en nous confrontant aux choses qui résistent. Marcher c'est faire l'expérience de l'éternité des pierres, des montagnes, des plaines, des lignes d'horizons. Comme la philosophie en son commencement, la marche est aussi émerveillement « du jour qu'il fait, de l'éclat du soleil, de la grandeur des arbres, du bleu du ciel » comme l'écrit ce philosophe marcheur.

Il y a aujourd'hui un tourisme de l'extrême (Terres d'Aventures) qui propose des voyages à pied dans des espaces difficiles, comme le Hoggar, le Ladakh... (Ce qu'a fait Jacques Lanzmann : « Fou de marche »). Mais j'opposerai les performances d'un Lanzmann, au marcheur Théodore Monod, grand connaisseur du Sahara. A mon avis, ce n'est pas la performance d'un trekking au bout du monde qui compte, c'est d'accepter de se perdre un peu, afin de perdre cet exotisme ou ce pittoresque superficiel qui nous masque la diversité vivante du monde, et cela reste possible dans une simple démarche d'attention, par un regard distancié et une grande ouverture au monde.

L'intensité du voyage est une question de regard, une certaine « dé-marche », qui consiste d'abord à perdre ses idées préconçues. Comme l'écrit Lacarrière dans « Chemins d'écriture » : « Tout voyage véritable au cœur d'un pays ou d'un peuple consiste d'abord à perdre les images factices qu'on se forge sur lui ». Le voyage nous l'avons vu avec le voyage d'Ulysse, peut être considéré comme une parabole de la vie : Se perdre pour se trouver, pour s'alléger, pour oublier un peu le monde d'où nous sommes partis.

Il ne faut donc pas opposer par nature le touriste et le voyageur, mais seulement le touriste et le vacancier. Le vacancier, c'est celui qui, dans n'importe quel hôtel du monde et sur n'importe quelle plage reste nulle part que dans un camp de concentration touristique identique à tous les autres camps (un « resort » comme l'on dit en anglais). Ces centres hôteliers pour touristes sont ce que le sociologue Marc Augé appelle des « non-lieux ».

Un autre tourisme est donc possible. Non pas par une recherche des émotions fortes du « tourisme-à-risques », ni par un éloignement extrême, ni dans la quête illusoire d'un autre soi-même (le voyageur voyage toujours dans son ombre, comme le dit Nietzsche), mais en se souciant de l'étrangeté, et d'abord de sa propre étrangeté, par un effort de décentrement de son ego. Le voyage suppose une vision libérée de tous les préjugés comparatifs et ethnocentrés, et suppose donc, un effort de pénétration ouverte et intuitive des choses et des êtres. Et enfin le voyage nécessite une quête curieuse, et parfois nécessairement instruite. (Nous verrons par la suite le caractère formateur et éducateur du voyage). Le mauvais touriste ne cherche rien. L'ignorance est aveugle, et sans être savant, il y a des éléments de connaissances nécessaires pour comprendre et apprécier le monde dans sa diversité. Selon moi, la préparation instruite du voyage est essentielle, et nos connaissances doivent aussi s'approfondir par la suite.

#### 4- Apprendre à voyager avec les philosophes.

Que nous apprennent les philosophes en matière de voyage, pour nous contemporains. Nous ferons feu de tout bois. Ainsi nous nous servirons tout aussi bien de Montaigne, de Descartes, de Rousseau, de Nietzsche, que de Simone de Beauvoir ou de Michel Onfray.

##### a- La découverte de l'altérité.

Le voyage est pour Montaigne un art de vivre, et il vit comme il voyage, au jour le jour. Montaigne voyage en poète, écrit en poète, vit en poète. Et quelle poésie dans cette belle langue de Montaigne, lorsqu'il dit : « Je pérégrine très saoul » ! Montaigne a un grand désir de voyager et un grand désir d'y rencontrer tout son saoul les étrangers. Il méprise les Français qu'il rencontre et qui ne cherchent qu'à se retrouver entre eux ! Il pense aussi de la même manière qu'il voyage : « J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades, et je vais au change indiscretement et tumultuairement ». Il voyage sans plan précis, il ne fait pas de projets, il ne sait pas ce qu'il va voir.

Cependant, même sans plan ni programme définis, Montaigne voyage pour connaître autrui, ses manières, ses savoir-faire : « J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre toujours quelque chose par la communication d'autrui (qui est une des plus belles écoles qui puisse être) ». Cependant ne nous trompons pas, il ne s'agit pas de se mettre à la place d'autrui, loin de là. Il s'agit encore du souci de soi, de cette connaissance de soi. En cela, Michel Onfray, dans son petit livre très éclairant sur le voyage et le voyageur qu'il est, dans « Théorie du voyage », écrit que « le voyage procède moins de l'ascension du Golgotha que de l'invite socratique à se connaître ». Le voyage serait le moyen d'une expérimentation sur soi, en s'éprouvant hors de chez soi, hors de ses repères. Le voyage nous offre la possibilité d'un détour pour nous éprouver, et il peut être compris comme un exercice philosophique que les anciens pratiquaient (Les philosophes sceptiques et cyniques), et comme Montaigne. Rappelons nous ce qu'il disait à propos des sauvages : « Le sauvage fait vaciller les certitudes », et l'on pourrait dire également que *le voyage fait vaciller nos certitudes*. Descartes aussi s'est instruit du « grand livre du monde », et il reviendra plus aguerri, plus sceptique aussi, que s'il était resté dans son « cabinet ». Bref tout voyage est initiatique.

##### b- Le corps en mouvement.

Montaigne dans son « Journal de voyage », nous fait constamment part de ses soucis de santé, de ses douleurs, de ses calculs (maladie de la pierre), de ses bains et des progrès qu'ils permirent, de ses nourritures, de l'état de son sommeil. C'est donc par l'intermédiaire de son corps, de sa sensibilité, de ses émotions que Montaigne fait l'expérience de l'Ailleurs. Michel Onfray, en bon philosophe hédoniste, doit penser à Montaigne lorsqu'il écrit que « c'est le corps, la chair du voyageur ». Je partage ce point de vue dans la mesure où le voyage suppose une totale disponibilité d'esprit et de

corps. l'esprit et le corps ne faisant qu'un, l'on pourrait dire comme Nietzsche, que « nous pensons avec nos pieds ». A ce propos il faut aussi souligner ce point important qu'il y a un lien entre la marche, la pensée et le récit. Comment ne pas penser à Rousseau, qui a tant voyagé à pied, qui a traversé les Alpes bernoises, ou fait le voyage à pied jusqu'à Paris. Il écrit à propos de ses voyages, dans les « Confessions » (Livre 4) : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose dire, que dans ceux que j'ai fait seul à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées ; je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit ».

De fait en voyage, les sens sont toujours en éveil et sont sollicités par le choc de l'Ailleurs et de l'Altérité. A propos de cette disponibilité sensitive et émotionnelle, Onfray écrit : « Voyager appelle une ouverture passive et généreuse à des émotions générées par un lieu à prendre dans sa brutalité primitive, comme une offrande mystique et païenne ».

Prenons encore exemple avec Montaigne. Montaigne qui aime bien la table, goûte avec gourmandise les plats et les vins des pays qu'il découvre. Tout son être est désirant, non seulement des plaisirs de la table mais aussi des délices que lui offre la compagnie des charmantes dames qu'il rencontre au hasard de son voyage. Les courtisanes de Venise, écrit-il dans son journal, lui ont appris bien plus sur les mœurs et les mondanités locales, que tout autre commerce ordinaire. Comme le dit Onfray, le voyage induit une éthique ludique et hédoniste.

Examinons un autre aspect du voyage, qui semble ne plus correspondre aux voyages de nos anciens philosophes : Le rapport au temps.

c- Le voyage n'est-il pas plus affaire de temps que d'espace ?

Nos ancêtres voyageurs depuis le début de l'humanité, jusqu'à notre époque contemporaine, faisaient des voyages qui duraient très longtemps. Pour ne prendre qu'un exemple proche de nous : Théophile Gautier s'en va en Espagne en 1840. Il passe par Madrid, puis va en Andalousie. Ce petit voyage (pour nous aujourd'hui), va lui prendre une année complète. Et quelle souffrance ces voyages en diligences ! Il faut lire son « Voyage en Espagne » pour se rendre compte de la pertinence de son regard, sensible, passionné et cultivé, mais aussi des fatigues immenses de la route. Cependant ne pouvons-nous pas apprécier, avec autant de curiosité, la belle culture Andalousie si nous ne restons qu'un mois ou deux ? Ne pouvons-nous pas apprécier les paysages espagnols avec nos automobiles? Certes nous rencontrons parfois jusque dans des pays éloignés des voyageurs en bicyclettes et d'autres à pied. Mais comme le dit Onfray, faut-il, pour ceux qui ne disposent pas d'une année pour voyager, maudire la vitesse et l'avion ? Il ajoute : « Un éloge réactionnaire de la lenteur contraint à flatter la nostalgie, à entretenir la passion facile pour les souvenirs et à cultiver l'angoisse du futur ». Je cite le texte d'où est extraite cette citation :

« Pour toutes ces raisons, j'aime l'avion. Mais j'aime tout autant les autres moyens de transport qui transforment le corps en projectile lancé à plus ou moins grande vitesse à la surface de la terre, dans l'atmosphère ou sur les mers, sinon sous



elles... Dans ce siècle récemment achevé, la vitesse signe et signifie notre modernité. Elle rend compte de la réalité informatique, de la globalisation, du cosmopolitisme, elle imprègne les visions du monde, les éthiques, les métaphysiques, les politiques, voir les religions ou les spiritualités reformulées aujourd'hui : l'instant devient l'unique modalité du réel. La perte de repère dans le passé et dans le futur contraint à la seule jouissance dans la durée instantanée. Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi. Un éloge réactionnaire de la lenteur contraint à flatter la nostalgie, à entretenir la passion facile pour les souvenirs et à cultiver l'angoisse du futur ».

Cependant, il est parfois avantageux de voyager dans les transports en commun locaux, plus lents que l'avion ou sa propre voiture. Que de grands souvenirs en Amérique du sud ou en Asie, ces bus ou ces trains bondés, transportant toute la diversité de la population locale, hommes, femmes et enfants, avec parfois, revenant du marché, leurs marchandises (balluchons, paniers de fruits et légumes, ou poules en cages...) ! J'ai aussi de grands souvenirs de voyage en train, de Paris à Istanbul, ou en Inde, voir aussi en bateau en remontant des fleuves. D'aucun dise que le voyage s'oppose à la marche, parce que la marche c'est ce qui se passe entre les étapes, alors que le voyage ne connaît que les étapes. Ce n'est pas mon point de vue. La « route », comme l'on dit « on the road », est aussi passionnante que les étapes. C'est par la route selon Nicolas Bouvier, que le voyage se fait, en « nous rinçant », la route nous prépare pour que le monde nous traverse. Mais c'est aussi par la route que se sont formés les écrivains et poètes comme Kérouac, Michaud, Rimbaud... Cela vaut aussi pour tous les mystiques, les poètes « ces illuminés et ces grands brûlés », comme les mystiques soufis ou taoïstes. Le voyage fut aussi une pratique méditative et poétique au Japon (le poète du 16<sup>ème</sup> siècle Bashô à qui l'on doit la création des haïkus) selon Kenneth White, dans son beau livre « Les cygnes sauvages ». Le voyage à motocyclette d'Ernesto Guevara est révélateur aussi de cette métamorphose que le voyage produit. Comme le dit Guevara : « Cette errance sans but à travers notre « Amérique Majuscule » m'a changé davantage que je ne le croyais ». On sait quelle métamorphose va connaître ce jeune médecin argentin !

Toujours selon cette idée d'une esthétique de soi, d'une sculpture de soi, Michel Onfray définit le voyage comme une poésie de soi, c'est-à-dire comme l'art de se sentir et se savoir plus finement en se confrontant à l'inaccoutumé, à ce décentrement hors de chez soi. Le voyage réalise théâtralement une opération de mise à l'épreuve de notre identité et comme le dit Onfray : « voyager mène inexorablement vers sa subjectivité ».

Bref, on n'évite pas sa compagnie. Tout au contraire « on ne voyage pas pour se guérir de soi, mais pour s'aguerrir ». S'aguerrir, au sens où le voyage authentique doit produire un certain décentrement, et donc un nouveau regard sur soi. Comme le dit Flaubert dans sa « Correspondance » : « Celui qui, voyageant, conserve de soi la même estime qu'il avait dans son cabinet en se regardant tous les jours dans la glace, est un bien grand homme ou un robuste imbécile (...) Je ne sais pourquoi, mais je deviens très humble ».

#### d- Voyager seul ou à plusieurs ?

Au regard des philosophes comme Rousseau ou Nietzsche, le voyage se comprend en solitaire. Mais de quel bois sont-ils fait ces deux solitaires ? A la fin de sa vie, Rousseau s'immergera dans la seule compagnie de la nature, au plus près de son âme et de son cœur : « jeté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étais pas fait pour y vivre...La vraie source du bonheur est en nous »... « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose dire, que dans les voyages que j'ai faits seul et à pied ». Et l'on sait tout ce que la nature, sa contemplation, lui procura (voir les « Rêveries d'un promeneur solitaire »).

Nietzsche, quant à lui, voyagera et marchera seul, en faisant l'épreuve de lui-même (« le voyageur ne connaît son chemin et lui-même que dans son ombre »). Il voyage en artiste et sa solitude, comme celle du voyageur Zarathoustra, est rayonnante. Voir aussi les mystiques, ces « grands brûlés » de l'âme, qui ne connaissent que la rude épreuve de leur propre vis-à-vis, comme Saint Jean de l'Apocalypse ou Marie l'Egyptienne. Certes nous n'avons, je pense, aucun désir de voyager en ermite comme ces « grands brûlés » de l'âme. Pour autant faut-il voyager en tribu ? Je veux dire être voyagé, pris en charge par un voyageur ? Rappelons nous ce que disait Nietzsche à ce propos écrit dans « Opinions et sentences mêlées » :

« Parmi les voyageurs, on distinguera 5 degrés :

- *Ceux du premier degré : le plus bas, sont les gens qui voyagent et sont vus ce faisant ; ils sont proprement menés en voyage, comme aveugles ;*
- Les suivants voient réellement le monde eux-mêmes ;
- Les troisièmes tirent de leur vision quelque expérience vécue ;
- Les quatrièmes assimilent le vécu de façon vivante et l'emportent avec eux ;
- Enfin, il y a quelques personnes d'énergie supérieure qui doivent nécessairement, après l'avoir vécu et assimilé, revivre pour finir tout ce qu'elles ont vu en le projetant au-dehors, en actes et en œuvres, dès qu'elles sont revenues chez elles ».

Si l'on ne veut pas voyager en solitaire, faut-il voyager en tribu, pour ne pas dire en troupeau, dirigé par l'œil autoritaire d'un guide tenant un parapluie fermé en guise de fanion ? Cette manière grégaire de voyager a certes ses avantages, si la quantité permet la grande qualité du guide. Ainsi font certaines bonnes Compagnies de voyageurs, proposant des voyages d'études encadrés par des spécialistes (en histoire, en philosophie, en histoire de l'art, en théologie...) ou des voyages dans des zones difficiles (Chaînes de hautes montagnes, déserts...). Toutefois à l'exception de certaines expéditions qui nécessitent un fort compagnonnage, je partage l'avis de Michel Onfray : voyager avec une seule personne me semble un juste équilibre. Lui penche pour le choix d'un ami, le préférant même à une compagne. On sait avec quel soin, Onfray cultive son mépris du couple dit bourgeois, qu'il assimile bien évidemment à l'esprit chrétien. Laissons à ce cher hédoniste son choix, et comme il le dit : « Partir avec son ami offre la certitude d'aller au-devant de plaisirs diamantins ». Pour ma part, je n'éprouve pas moins de plaisir à voyager avec mon épouse, complice de nombreux enchantements qui ne sont pas moins « diamantins » que ceux de Michel Onfray. Il faut

faire remarquer que loin d'être un frein à toutes rencontres, par exemple vers le monde féminin, la compagne au contraire, permet d'ouvrir des portes interdites au seul voyageur masculin. Jamais je n'aurais pu rentrer dans des familles du Moyen-Orient, par exemple, sans la présence de ma femme. Là où je suis d'accord avec Onfray, c'est avec l'ami, la compagne ou le compagnon, qu'il convient bien de voyager, ne serait-ce que pour stimuler le regard, se protéger des embûches ou des tracasseries, améliorer la préparation du voyage et ouvrir d'autres centres d'intérêts, voir même de se conforter ou de se soigner.

#### e- Le voyageur flâneur.

Il y a une autre catégorie de voyageur dont nous allons parler, le voyageur flâneur. Elle trouve encore sa représentation exemplaire chez Montaigne.

Montaigne on le sait, au grand dam de la compagnie des serviteurs qui l'accompagnent, aime à flâner, sans se soucier de l'étape ou d'un lieu d'arriver. Dans son « Journal de voyage », il est dit ceci : « quand on se plaignait à lui, de ce qu'il conduisait souvent la troupe par chemins divers et contrées, revenant souvent bien près d'où il était parti (ce qu'il faisait ou recevant l'avertissement de quelque chose digne de voir, ou changeant d'avis selon les occasions), il répondait qu'il n'allait, quant à lui, en nul lieu que là où il se trouvait, et qu'il ne pouvait faillir ni tordre sa voie, n'ayant nul projet que de se promener par les lieux inconnus ». Voilà bien une manière de flânerie, ou d'errance, ou de « vagabondage » qui plaît à notre grand humaniste. Pas de plan fixé d'avance. Il aime l'« allure poétique », selon sa propre expression, et de fait, c'est sa vie, sa pensée, comme ses voyages, qu'il vit en poète. La vie est un « mouvement inégal, irrégulier et multiforme », et ses voyages sont à l'image de la définition qu'il fait de la vie.

Les Cyniques grecs devaient aussi voyager de cette manière, toujours à errer, à vagabonder, et ils sont reconnaissables, dit Diogène Laërce par le bâton qu'ils ont en main, sur les épaules une pièce de tissu épais, qui leur sert en même temps de manteau et de toit, et portent au côté une besace contenant trois fois rien.

Je pense qu'il y a dans cette manière de voyager quelque chose que nous, voyageurs contemporains, nous pouvons retenir : La première chose : rester disponibles pour tout changement imprévu mais intéressant. Cela peut être une invitation par une personne de rencontre ; ou bien la découverte d'un lieu qui n'est pas indiquée dans les guides de voyage ; ou encore la participation à une fête, de mariage comme j'en ai connu dans des pays de l'Est, ou même de processions religieuses ou de funérailles comme j'en ai rencontré par hasard dans mes voyages à Bali. La deuxième chose : Je sais bien que nous ne pourrions plus voyager comme les cyniques grecs, avec seulement sa besace et son bâton, mais ne faut-il pas alléger notre bagage ? Est-il nécessaire, comme j'en ai vu, de trimballer tant de bagages, de véritables maux encombrantes et pesantes ? Est-il vraiment nécessaire de transporter toute sa garde-robe ?

#### f- Le voyage comme formation et comme connaissance.

Le voyage est non seulement une expérience formatrice sur le plan psychologique, mais aussi sur le plan de la connaissance historique, géographique et bien sûr philosophique, et cela dès l'Antiquité. Que l'on songe à Hérodote, à Pythagore, à Démocrite et à Platon, et à tous les Sophistes ! Pour prendre l'exemple d'Hérodote, le père de l'histoire, le voyage est un élément essentiel dans la conception de la « Paideia », c'est-à-dire de l'éducation. C'est par le voyage que l'esprit d'enquête se développe : Enquête sur les mœurs et les coutumes des peuples ; enquête sur la nature et sur les représentations cosmologiques (Hérodote fut aussi l'initiateur d'une cosmographie, et ouvrit la voie pour le géographe grec Strabon).

Je passe rapidement sur ce grand voyage des savants du 18<sup>ième</sup> s. et 19<sup>ième</sup> s., botanistes, zoologues, anthropologues (Les voyages de Bougainville ou de Darwin...) pour relever aussi ces voyages trans-universitaires d'aujourd'hui qui s'accélèrent encore avec la mondialisation. Ce qui montre, qu'au-delà des grandes figures que sont les voyageurs eux-mêmes, disons d'Hérodote à Jean Malaurie, ce sont des Nations entières, qui telles la Grèce Antique, l'Angleterre ou la France au 18<sup>ième</sup> s. ont fécondées par des conditions historiques particulières, ces grands mouvements de voyageurs.

Je passe aussi sur cette grande école de formation par le voyage, que constitue le Compagnonnage depuis le Moyen Age.

Approfondissons le caractère formateur et éducateur du voyage.

Il y a une culture du voyage, qui rend possible la lecture du monde. Mais il ne suffit pas de voyager pour comprendre le monde. En effet, comme le dit Descartes, « le grand livre du monde » serait illisible sans une éducation de l'esprit. Les expériences seraient-elles même fortes, qu'elles resteraient obscures et insignifiantes pour celui qui n'aurait pas un esprit critique et instruit. Dans cette « Paideia » grecque, les élèves sont invités à voyager que s'ils ont déjà acquis des connaissances suffisantes. De la même manière je trouve très bien ces programmes d'échanges européens ou internationaux, tel le programme Erasmus, qui organisent les études et les échanges culturels pour ceux qui ont déjà une certaine maîtrise des langues étrangères et un bon niveau bac. L'expérience interculturelle stimule alors l'apprentissage d'une connaissance toujours plus large et jamais achevée.

Un des points importants que cette expérience instruit, porte sur l'expérience des ressemblances, davantage que des différences. Je prends en témoin Montaigne lui-même qui s'enthousiasme devant tout ce qui nous rapproche dans notre humaine condition. Car s'il considère qu'il n'y a pas à proprement parlé de nature humaine universelle, il conçoit cependant une condition humaine dans laquelle, les hommes, quelque soit l'éloignement de leur culture, éprouvent comme nous tous des sentiments qui font qu'ils sont comme nous. Prenons le temps de lire ce passage des « Essais » (L 2,26) :

« Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrate d'où il était. Il ne répondit pas d'Athènes ; mais : du monde. Lui, qui avait son imagination plus pleine et

plus étendue, embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous. »

C'est la raison pour laquelle l'éducation doit provoquer un dégagement afin de s'immerger dans une autre réalité culturelle. Il n'y a de « chocs culturels », ou « chocs des civilisations », que pour ceux qui ne font pas l'effort de s'immerger dans ces cultures autres. Une des qualités requise, c'est évidemment cette curiosité qui fait naître le sens de l'enquête chère à Hérodote. Enquête qu'il faut prendre au sens philosophique, comme les enquêtes empiristes de David Hume (« Enquêtes sur l'entendement humain »). Dans son livre intitulé « En cheminant avec Hérodote », Jacques Lacarrière, en traducteur et en commentateur des « Enquêtes », souligne ce regard d'Hérodote, remarquablement ouvert aux cultures dites barbares. En effet Hérodote admirait les Perses et vénérait les Egyptiens. Sa sensibilité humaniste, fait remarquer Lacarrière, est loin d'être bornée et raciste, comme le furent les conquistadors espagnols et les Jésuites de l'Inquisition. Même lorsque Hérodote rencontre des comportements étranges ou aberrants chez d'autres peuples que le sien, il eût proposé la devise : « dans le doute choisis l'homme ». Cela me fait penser à cette qualité indispensable rappelée récemment par le Président Obama, et que la politique étrangère ferait bien de garder toujours à l'esprit quand il s'agit de comprendre les autres cultures : La bienveillance.

C'est sur cette bienveillance qu'il faut compter pour être capable, non seulement d'observer, mais aussi de rencontrer l'autre : écouter, échanger, accueillir, voilà ce qui réalise cette rencontre. Il faut apprendre à respecter des manières de vivre, qui parfois nous semblent vécues comme une violence faite à nos valeurs. Mais restons bienveillants et comprenons ces autres façons de concevoir la place de l'être humain dans la société.

Prenons comme exemple la place de la femme dans les pays musulmans, et plus particulièrement en Indonésie, que je connais bien pour y avoir vécu plusieurs années. Le peuple indonésien, bien avant les peuples occidentaux, ont élu au pouvoir suprême, des femmes. Sans parler du pouvoir économique des femmes dans la gestion d'importantes sociétés commerciales. Il est donc prudent d'enquêter sur ces Nations, avant de jeter un quelconque anathème sur leur mode de vie.

Je disais que seule une lecture instruite permettait de faire fructifier l'expérience du voyage. Mais comme pour Kant, si une expérience seule, reste aveugle, une culture exclusivement académique reste vide. Il faut marier les deux approches. D'un côté les concepts, de l'autre les expériences. C'est ce que Edward Saïd dans son analyse de « l'Orientalisme » fait remarquer à propos des savantes analyses, que des intellectuels comme Ernest Renan ont plaqué sur l'Orient, sans expérience vécue. D'où sa critique pertinente à propos des jugements d'Ernest Renan ; jugements erronés et notoirement racistes.

C'est la raison pour laquelle, dit Michel Onfray il faut préparer son voyage par une étude la plus approfondie possible, car comme il le dit : « le vide du voyageur fabrique la vacuité du voyage ». Que dire de ces touristes qui ne sont même pas foutus

d'indiquer sur une carte le pays et les endroits qu'ils vont visiter ? Michel Onfray recommande en premier lieu l'étude de l'Atlas, bible du voyageur. Les connaissances géographiques, même élémentaires (géographie physique et humaine) me semblent indispensables. Il s'agit selon lui « de se laisser imbiber par le paysage, puis par une volonté de comprendre, d'en voir les agencements, avant le départ vers les contrées ludiques ». Mais ce n'est pas tout, il manque aussi la lecture de la littérature du pays visité. Un voyage en Orient (au Moyen-Orient) serait-il pensable sans la lecture du livre fantasque et merveilleux de Nerval, son « Voyage en Orient », ou avec celui de Flaubert ? Nous pouvons évidemment lire les auteurs contemporains. Les exemples ne manquent pas : le livre de Canetti, « Les voix de Marrakech », Les romans de Pramoedya pour l'Indonésie, Mohamed Dib, Mouloud Feraoun pour l'Afrique du nord, Naguib Mahfouz pour l'Egypte, Maryse Condé ou Hampâté Bâ pour le Mali, Faulkner, Raymond Carver, Paul Auster ou Philippe Roth pour l'Amérique du Nord... (Sans compter toute la bonne littérature de voyage, tout Sylvain Tesson !), et bien d'autres encore, qui, je l'ai remarqué sont indiqués même dans un guide de voyage comme « Le Routard » (d'un certain point de vue, « Le Routard » ce n'est pas si mal, mais ce n'est pas suffisant).

Notez que le voyage peut aussi se prolonger au retour par d'autres lectures ; voir une reprise de ses notes et de ses photos ; J'y inclus des notes concernant la cuisine, avec parfois le désir de refaire des recettes appréciées en voyage.

Toutefois ces connaissances préparatoires ne doivent pas « congeler » notre sensibilité, nos désirs d'Ailleurs, mais doivent laisser libres les sensations qui vont venir. Peut-être faut-il comprendre par cette vision poético-géographique que propose Michel Onfray, pour préparer les voyages, est une vision esthétique, et comme il le dit : « se laisser imbiber par le paysage », une tentative de se laisser prendre par la perception aiguë et immédiate de cette diversité exotique. Comme s'il s'agissait de concevoir, non pas par une possession intellectuelle, comme si l'on pouvait étreindre, ou posséder ce hors soi-même que représente cet ailleurs, mais par une sensation d'exotisme. Edouard Glissant rappelle dans le même ordre d'idée, que pour nourrir sa prétention à l'universel, la culture occidentale a fait de l'Autre sa tentation, une matière à sublimer par une possession intellectuelle.

A propos de cette sensation d'exotisme, précisons son sens chez un grand voyageur et un plus grand écrivain encore : Segalen (« René Leys ») ; L' « Exotisme » dit-il, c'est un concept qui n'a rien à voir avec les clichés : le cocotier et le chameau (les formes faciles d'exotisme). En fait il s'agit d'une « sensation du divers », c'est-à-dire d'une altérité radicale, qu'il faut tenter de comprendre, mais pas de comparer, comme le fait le mauvais touriste, mais de la ressentir, par une exaltation du sentir ou de la sensation.

L'on peut peut-être aussi voir dans cette « esthétique du divers », dans cet « exotisme », un éloge de l'altérité radicale qui est tout le contraire de cette vision européenne et coloniale d'assimilation (et l'on sait ce que devinrent toutes ces politiques coloniales d'assimilation !) Ne jamais comparer ! Comparer c'est déjà vouloir assimiler ce divers qui nous est donné. En somme, le monde doit conserver sa

puissance de transformation, il doit opérer une rupture subversive et c'est cela qui fait que le voyage est une expérience significative, une épreuve, qui doit être selon le mot de Baudrillard, une « exorbitation ». « Exorbitation » qui brise ce monde fermé sur lui-même, brisant aussi la vision plate qui est celle du tourisme.

### **Adresse à la jeune génération :**

• « La vraie vie est ailleurs » (Rimbaud « Une saison en enfer »).

• Toute formation, intellectuelle ou professionnelle, doit être poursuivie par un long séjour à l'étranger, pour « désapprendre, ce que naïf, soumis, tu t'es laissé mettre dans la tête -innocent !- sans songer aux conséquences ». Henri Michaux

• Pour réussir sa vie point de Rolex, mais une boussole. • Fuyez ce sentiment identitaire au relent nationaliste !

• Le voyage favorise l'émergence d'une pensée métisse, pensée qui est notre avenir. (Edouard Glissant « Le Tout Monde »)

• Refusez tout essentialisme: les Français, les blancs, les noirs, les juifs, les arabes... Contre le retour de l'essentialisme, voyagez !

• Le monde vous appartient, non pas sur « face book », mais sur « la route » !

• « Homme libre toujours tu chériras la route. Elle dynamise la « plante humaine », et canalise notre bougeotte. Elle prévient l'ankylose autant que l'errance gratuite » Régis Debray.

• Mieux vaut voyager seul que de tomber dans les pièges du tourisme de masse ! • Voyagez pour dessiller votre regard, aviver votre perception.

• Le voyage est la métaphore de la vie : se mettre en route vaut davantage que d'aller quelque part !

• Dans le voyage œuvrent, la liberté d'exister, la liberté de penser, un exercice de l'éprouver, et du connaître.

• Goûtez la liberté de n'être plus rien, c'est-à-dire d'être tout ce que tu peux réellement être, un autre que la fonction sociale !

• Ouvrez votre voie, ouvrez un nouvel espace pour l'esprit ! Emplissez-vous du monde !

• Voyager, c'est s'interroger sur le monde, c'est mettre le monde en intrigue. Ce n'est rien d'autre, que construire un rapport critique au monde.

### **CONCLUSION**

Cette expérience du voyage qui intègre, en même temps qu'elle découvre le monde, la singularité d'une existence vécue, est une véritable philosophie appliquée, que nous allons maintenant voir à l'œuvre dans cette passion des voyages de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre.

C'est donc en guise de conclusion, que je vais vous faire part en quelques points, de ces expériences philosophiques que constituent les voyages de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre. Ce sont donc de véritables expériences existentialistes,

puisqu'elles conjuguent à la fois une connaissance rationnelle du monde et une exploration de la conscience vécue et éclatée dans cet « exotisme du divers » (pour reprendre cette notion de Segalen).

Si l'on reprend la thèse principale de l'existentialisme, à savoir que l'existence c'est ce qui reste à vivre, à choisir, à vouloir, alors les voyages constituent un arrachement idéal hors du carcan des situations sociales. Simone de Beauvoir, la « jeune fille rangée », s'est projetée hors de son milieu familial par des voyages, parfois des petits voyages en France (avec des randonnées impressionnantes de difficultés et d'impréparations !) et d'autres, on le sait, tout autour du monde. Le Castor s'est façonné en grande partie par des explorations exaltées de cette diversité du monde, et à commencer par la nature dont elle parle avec tant de bonheur, dans « La Force des choses », dans « la Force de l'âge » ou dans « Tout compte fait ».

Commençons par un texte de Simone de Beauvoir extrait de « Tout compte fait » p. 291 :

« Un voyage, c'est (...) une aventure personnelle : un changement vécu dans mes rapports au monde, à l'espace et au temps. Elle commence souvent dans l'égarément : la nouveauté des lieux et des visages m'affole et je suis débordé par la quantité de désirs qui m'habitent et que j'ai hâte d'assouvir. J'aime cette confusion. J'ai des amis que le premier contact avec une ville inconnue jette dans l'anxiété ; moi j'en éprouve un sentiment d'exaltation. Grâce à mon habituel optimisme, je suis convaincue que je réussirai bientôt à dominer cette réalité qui me submerge. Son foisonnement m'arrache à moi-même et me donne une illusion d'infini : pendant un moment s'abolit la conscience que j'ai de mes limites et celle des choses. C'est pourquoi ces instants me sont si précieux. »

Commentaire de ce texte :

- A propos d'un voyage en Espagne de Beauvoir écrit dans « La force de l'âge » : « A quoi bon voyager ? On ne se quitte jamais m'a dit quelqu'un. Je me quittais ; je ne devenais pas une autre, mais je disparaissais (...) Ces trêves où soudain le temps s'arrête, où *l'existence se confond avec la plénitude immobile des choses* : quel repos ! quelle récompense ! »

- Il y a dans cette remarque un point de vue philosophique propre à l'existentialisme, qui saisit la conscience comme pure intentionnalité, c'est-à-dire comme une simple visée des choses et du monde ; une conscience qui n'est pas intériorité mais pure extériorité (« jetée au monde, là-bas vers ce qui n'est pas elle » dira Sartre). Le voyage nous permet donc de se décentrer, ou de se dégager de cet enfermement du moi, pour s'ouvrir au monde. C'est dans l'attitude du voyage que la conscience devient monde, qu'elle s'identifie au monde (Edgar Morin parlera de « cosmomorphisme »). C'est un peu la même expérience que dans l'émotion esthétique, où l'on reste muet devant la beauté. Toujours dans le même texte, le Castor dira qu'ils étaient frappés de mutisme devant les temples grecs.

- « J'aime cette confusion » dit-elle, non pas au sens d'une erreur, mais au sens d'une fusion. Car enfin, il ne suffit pas de voir, il faut intégrer ce qui est vu à la singularité de notre propre existence.



- Il est vrai que cette intégration de l'expérience du voyage dans le cadre de l'expérience de notre vie, ne se fait pas d'emblée. En effet, de Beauvoir est un écrivain et cette intégration passe par l'écriture. Certes de Beauvoir reste frappée de mutisme devant les temples grecs, mais elle sait mettre des mots sur cette expérience, et qui devient riche grâce à la littérature. Gilles Lapouge, écrivain et voyageur, dira : « C'est parce qu'il est indicible que le voyage est littérature ». Sans avoir le talent ni le projet d'un écrivain, c'est intéressant de cristalliser ses souvenirs, en reprenant ses notes, en triant ses photos. Comme l'écrit Michel Onfray : « Retracer un périple réitère le périple ». C'est aussi dans « chemins d'écriture » que Jacques Lacarrière fait se joindre les deux chemins que furent les voyages et l'écriture. On se souvient de ce petit texte de Nietzsche qui pensait le suprême degré du voyageur en disant : « Il y a quelques personnes d'énergie supérieure qui doivent nécessairement, après l'avoir vécu et assimilé, revivre pour finir tout ce qu'elle ont vu en le projetant au dehors, en actes et en œuvres, dès qu'elles sont revenues chez elles ».

- Pour revenir à de Beauvoir, je pense aussi à son compagnon, Sartre, qui lui aussi a fait du voyage un moment essentiel dans la construction de sa pensée. Le voyage est conçu par lui comme une dialectique entre découverte, étude, enquête (les études sur Husserl à Berlin, Les reportages aux USA, en URSS, ou à Cuba, les découvertes au Japon, au Brésil...). Il faut ajouter, pour Sartre comme pour de Beauvoir, leur volonté de témoigner à tous les hommes ce qu'ils vivaient, ce qu'ils comprenaient dans leurs voyages (ce qui fut le cas particulièrement dans les voyages « officiels »). En fait ce qui intéressait Sartre c'est bien cet universel singulier tel qu'il s'élaborait dans l'Histoire, comme dans ce reportage enthousiaste qu'il fit à Cuba en 1960, intitulé « Ouragan sur le sucre ». Mais on peut aussi être surpris par la lecture d'un texte intitulé : « La reine Albemarle ou le dernier touriste ». Texte étrange sur les pérégrinations d'un personnage (Sartre lui-même), un touriste, seul en Italie, à Rome, à Naples et à Venise. Il y a des pages remarquables dans ce texte inachevé, où se mêlent des impressions parfois fascinées par l'Italie qu'il a beaucoup fréquentée, avec des remarques subtiles sur l'architecture ou la peinture. Mais ce sont des remarques jamais complètement distantes de cette expérience existentielle, qui peut faire penser à celle de Roquentin dans « La nausée », avec en plus un regard comme hypnotisé, et que je dirais « bachelardien », sur les éléments qui composent ces villes, comme celle de Venise, une ville faite d'eau, de terre, d'air, et de pourriture, exprimant fortement son rapport à la beauté et à la mort. Quelques passages :

« Venise est velours gris. Gris le ciel, humide, aqueux, gris verte l'eau (...) Le sol de Venise est de pierre, mais on imagine le sable et l'eau en dessous et on le sent trembler.(...) Contendue, emmurée, canalisée, souillée de déchets, on dirait des égouts éventrés, elle pue.(...) Donc, ciel nuageux, très léger voile bouclé, par moment un ciel pâle paraît entre les boucles. L'humidité dans l'air, au ciel. Douce humidité glissante comme de l'huile, fraîcheur, fond de l'air tiède.(...) L'eau à Venise n'est pas de l'eau, c'est cent choses à la fois, c'est le désordre pur enserré entre l'ordre, c'est le doux glissement du néant entre les falaises de l'Etre ».

Cependant je clôturerai ce long voyage philosophique avec vous, non pas avec

un philosophe, mais avec Charles Baudelaire et son beau poème intitulé « Le voyage ». Permettez-moi de vous en lire quelques vers :

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons, De leur fatalité jamais ils ne s'écartent, Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons ! .....

Etonnants voyageurs ! Quelles nobles histoires Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers ! Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires, Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

### **Bibliographie :**

§ Homère : « Odyssée ». § Platon : « République » (L.10). § Montaigne : « Essais », « Journal de voyage en Italie ». § Descartes : « Discours de la Méthode ». § Rousseau : « Discours sur l'origine de l'inégalité », « Les Confessions », « Les

Rêveries », « Emile » § Kant : « Idée d'une Histoire universelle au point de vue cosmopolitique ». § Diderot : « Suppléments au voyage de Bougainville ». § Montesquieu : « Voyages ». § Victor Hugo : « Préface des Orientales ». § Chateaubriand : « L'itinéraire de Paris à Jérusalem ». § Flaubert : « Voyage en Orient ». § Gérard de Nerval : « Voyage en Orient ». § Rimbaud : « Illuminations » ; « Une saison en enfer » ; « Lettres d'Abyssinie ». § Baudelaire : « Les Fleurs du Mal » (« Le Voyage »). § Théophile Gautier : « Voyage en Espagne ». § Victor Segalen : « Essais sur l'exotisme ». « Equipée voyage au pays du réel ». § Henri Michaux : « Ecuador », « Un barbare en Asie ». § L.F.Céline : « Voyage au bout de la nuit ». § Claude Lévi-Strauss : « Tristes Tropiques », « Le regard éloigné ». « Jean-Jacques

Rousseau, fondateur des sciences de l'homme ». § Edouard Saïd : « L'orientalisme ». § Valensi : « Eloge de l'Orient, éloge de l'orientalisme- Anquetil-Duperron-). § Marc Augé : « le sens des autres » ; « L'impossible voyage ». § Rodolphe Christin : « L'imaginaire voyageur ou l'expérience exotique ». § Jean-Didier Urbain : « L'idiot du voyage ». § Jean-Luc Coatalem : « La consolation des voyages ».

§ Bruce Chatwin : « Le Chant des pistes ». § Jacques Lacarrière : « Chemin faisant », « L'été grec », « Chemins d'écriture », « En

cheminant avec Hérodote ». § J M Clézio : « Le rêve mexicain », « Révolutions ». § Che Guevara : « Voyage à motocyclette ». § Nicolas Bouvier : « L'usage du monde ». § Ella Maillart : « Oasis interdites ». § Christian Delacampagne : « Toute la terre m'appartient ». § Jacques Derrida : « Le droit à la philosophie du point de vue Cosmopolitique » ; «

Voyager avec Derrida ». § Michel Serres : « Jouvences sur Jules Verne » ; « Savants, philosophes qui font le tour

du monde ». § Simone de Beauvoir : « La force de l'âge » ; « Tout compte fait » ; « Voyager avec

Simone de Beauvoir ». § Michel Le Bris : « L'homme aux semelles de vent » ; « Le grand dehors ». § Michel Onfray : « Théorie du voyage ». § Frédéric Gros : «

Marcher : une philosophie ». § Lucien Guirlinger : « Voyages des philosophes et philosophie du voyage ». § Revue « Philosophie » n°3 dossier : les voyages philosophiques.